

Études d'histoire religieuse



Pascale Ryan, *Penser la nation. La Ligue d'action nationale, 1917-1960*, Montréal, Leméac Éditeur, 2006, 324 p. 30 \$

Dominique Foisy-Geoffroy

Volume 73, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006575ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006575ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Foisy-Geoffroy, D. (2007). Compte rendu de [Pascale Ryan, *Penser la nation. La Ligue d'action nationale, 1917-1960*, Montréal, Leméac Éditeur, 2006, 324 p. 30 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 73, 102–105. <https://doi.org/10.7202/1006575ar>

moins de narrateurs littéraires (même « la Liberté d'expression » prend la parole) et plus d'énonciateurs posés, moins de conteurs d'histoire et plus de récits historiques.

Le Dictionnaire de la censure et *La saga des interdits* touchent simultanément à un énorme terrain historique, sans l'épuiser. La chronique de leur objet reste à compléter, l'analyse de celui-ci dans le cadre de l'histoire politique, culturelle et sociale, ainsi que dans celle des mentalités appelle un véritable chantier de recherche. De ce point de vue, les deux ouvrages sont incontournables, autant lorsqu'ils se complètent que lorsqu'ils s'opposent. La connaissance d'un volet de l'histoire cinématographique québécoise a franchi un pas important grâce à leur publication.

Pierre Véronneau
Cinémathèque québécoise

Pascale Ryan, *Penser la nation. La Ligue d'action nationale, 1917-1960*, Montréal, Leméac Éditeur, 2006, 324 p. 30 \$

Quoi qu'on en pense, on n'échappe jamais aux débats sur la nation au Québec. On les croit dépassés qu'aussitôt ils ressurgissent à l'occasion de quelque crise politique ou sociale, comme une vieille rengaine dont on ne se défait pas. C'est là la rançon de la volonté de durer d'un peuple minoritaire. Pascale Ryan, dans *Penser la nation*, nous convie à l'exploration de l'une des variations sur un thème nationaliste les plus importantes du XX^e siècle québécois, celle de la Ligue d'action nationale. L'ouvrage est une version augmentée de la thèse de doctorat soutenue par l'auteure.

Penser la nation se présente comme une chronologie de la Ligue d'action nationale de 1917, année de sa fondation, à 1960. Ryan y cartographie les ruptures et les continuités qui ont marqué l'œuvre durant cette période. Somme toute, quatre grands moments, liés à la conjoncture, ont ponctué l'histoire de la ligue : les années 1920, la crise des années 1930, la Deuxième Guerre mondiale et l'après-guerre. La première période, dominée par la figure de Lionel Groulx, marque l'apogée de l'alliance entre catholicisme et nationalisme. Les clercs sont aux avant-postes de la ligue et de sa revue, *L'Action française*, ce qui restreint le champ d'action des animateurs sur le plan de l'action politique. Ces limites paraissent clairement à l'occasion de la condamnation de *L'Action française* de Paris, qui pose un cas de conscience aux nationalistes canadiens-français. Notons que cette première section, qui ne faisait pas partie de la thèse de doctorat de l'auteure, n'est pas basée sur une recherche en archives, comme l'est le reste de l'ouvrage. Si le portrait d'ensemble est plus complet, il en ressort aussi quelque peu

déséquilibré. Le lecteur a un peu l'impression que ce n'est qu'aux pages 78-79, où apparaissent les documents d'archives, que la « véritable » étude commence.

Lors de sa renaissance, en 1933, la Ligue d'action française, devenue la Ligue d'action nationale, reprend l'essentiel du discours nationaliste des années 1920, mais, encouragée par la conjoncture de crise, porte davantage les soucis d'Esdras Minville, son nouveau président, pour les questions socioéconomiques. En outre, puisque les laïcs occupent à présent les places d'honneur au sein de la ligue et de son organe, *L'Action nationale*, ses animateurs ont les coudées plus franches sur le plan de l'action politique. Par exemple, ils soutiennent l'Action libérale nationale et ses promesses de réforme, à l'instar de nombreux intellectuels canadiens-français de l'époque. La Deuxième Guerre mondiale et la reprise annoncée de la crise de la conscription offrent aux membres de la ligue l'occasion d'investir davantage l'arène politique. Ils seront ainsi les fers de lance de la Ligue pour la défense du Canada, anticonscriptionniste, puis du Bloc populaire canadien

C'est à cette époque que la synthèse nationaliste conservatrice et catholique, qui faisait consensus depuis *L'Action française*, subit ses premiers assauts de l'intérieur. Directeur de *L'Action nationale* depuis 1937, André Laurendeau tente en effet de renouveler le nationalisme de la ligue en lui insufflant l'esprit du personnalisme chrétien de gauche qu'il a connu en Europe. Il sème ainsi le germe d'une profonde division au sein du mouvement entre, à droite, les nationalistes traditionalistes et, à gauche, les néonationalistes. Si l'exigence d'unité de la Deuxième Guerre mondiale masque cette fracture, l'après-guerre l'expose au grand jour. La ligue, déchirée sur le plan idéologique, connaît alors la plus grave crise de conscience de son histoire. Elle se solde, finalement, par la victoire du camp traditionaliste, mené par François-Albert Angers. Ce qui ressort de cet épisode – et Ryan aurait sans doute pu le souligner plus clairement – est que le nationalisme ne parvient pas, seul, à transcender des visions du monde contradictoires pour les fédérer en une idéologie cohérente, sauf en temps de crise nationale.

Une problématique, chère à l'auteure, traverse cette chronique de la Ligue d'action nationale. Selon Ryan, l'étude de ce mouvement d'idées permet en effet de mesurer l'évolution du type social de l'intellectuel au Canada français, qui passerait du modèle de l'intellectuel cléricale, à la Lionel Groulx, au modèle de l'intellectuel moderne, « autonome », proche de l'image française de l'intellectuel dreyfusard, dont André Laurendeau constitue la figure la plus achevée. Ryan avait plaidé ailleurs, avec raison, en faveur d'un élargissement de la conception de l'intellectuel au-delà du modèle de l'intellectuel dreyfusard, par trop réducteur (*Mens*, vol. IV, n° 1).

Elle s'en prenait notamment aux thèses d'Yvan Lamonde sur le sujet, qui a importé au Québec ce débat sur la nature de l'intellectuel (*RHAF*, vol. 48, n° 2). Toutefois, je ne suis pas d'accord avec la manière dont elle pose le problème dans son ouvrage. Il n'y a rien de tel qu'une grande marche des intellectuels vers une autonomie de plus en plus grande par rapport à la foi et aux exigences de la religion. Il y a surtout des choix personnels, certes influencés par la conjoncture, mais des choix néanmoins faits en toute conscience. L'intellectuel croyant n'est pas plus « enchaîné » par sa foi que l'intellectuel nationaliste québécois ne l'est par son option souverainiste, ni l'intellectuel libéral par sa confiance au libre marché comme régulateur par excellence des rapports humains. Il faut garder à l'esprit que la foi de l'intellectuel croyant est librement consentie. À ce titre, il est normal qu'elle transcende le discours de celui-ci, comme tous les autres aspects de sa vie. Pour un intellectuel catholique comme Lionel Groulx, par exemple, une idéologie athée est une vision du monde coupée de ses sommets, et ne saurait prétendre être une pensée « véritablement » libre !

La problématique que pose Ryan débouche par ailleurs sur une analyse sociale de la Ligue d'action nationale. L'ouvrage fourmille ainsi de renseignements biographiques sur les divers participants, même marginaux, de cette aventure intellectuelle et militante. Les liens entre le contexte général et l'évolution du mouvement sont bien établis et sont convaincants. Il n'en demeure pas moins que cette analyse sociale est un peu courte. La simple biographie des personnages, si elle donne une idée du profil social type du militant d'action nationale et constitue de ce fait un bon point de départ, n'est néanmoins que l'ébauche d'une analyse du mouvement en tant que groupe social cohérent, d'une analyse des liens entre action intellectuelle et conditions sociales.

En se concentrant sur l'analyse sociale de la Ligue d'action nationale, Pascale Ryan a dû reléguer au second plan d'autres aspects de son histoire. L'analyse du discours des membres de la ligue, ou analyse dite « interne » des idées, est ainsi, clairement, le parent pauvre de cet ouvrage, exception faite de la section consacrée aux rapports conflictuels entre nationalisme et religion (p. 136-151). Par exemple, pour rendre compte des fameuses enquêtes que mènent *L'Action française* et *L'Action nationale*, l'auteure se limite la plupart du temps à résumer en une phrase le propos des différents collaborateurs. Autrement dit, elle ne fait guère plus qu'énumérer le titre des différents articles, dans une litanie qui devient répétitive et quelque peu lassante à la longue. Elle eût sans doute mieux fait de centrer son analyse sur le fil conducteur de l'enquête. En l'état, l'ouvrage ne parvient donc pas réellement à faire saisir au non-initié la « substantifique moelle »

d'idées qui demeurent souvent, pour le lecteur contemporain, passablement déroutantes.

Penser la nation s'inscrit dans le renouveau de l'histoire intellectuelle qui se fait jour au Québec depuis quelques années. L'ouvrage témoigne d'un salubre effort d'explorer des sentiers moins fréquentés par la majorité des praticiens québécois du genre qui, à l'exception d'Yvan Lamonde, s'en tiennent plus souvent qu'autrement à l'analyse de discours traditionnelle. Il constitue également une bonne introduction à l'histoire des mouvements nationalistes du XX^e siècle au Canada français, sauf en ce qui concerne l'analyse des idées, plutôt superficielle. Cependant, un peu parce que Pascale Ryan n'a pu s'appuyer sur une solide tradition historiographique qui l'aurait guidée, *Penser la nation* ne va pas au bout de ses promesses. Souhaitons donc que la voie ouverte par Ryan dans cet ouvrage, qui élargit les perspectives quelque peu étroites de l'histoire intellectuelle chez nous, soit maintenant explorée par d'autres.

Dominique Foisy-Geoffroy
Dictionnaire biographique du Canada

Stéphanie Angers et Gérard Fabre. *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000. Les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 248 p. 30 \$

Que peuvent bien avoir en commun des revues aussi différentes que *La Relève*, *Cité libre*, *Parti pris* et *Possibles* ? Des échanges importants, à un moment ou à un autre de leur histoire, avec la revue française catholique personnaliste *Esprit*. On connaissait déjà l'importance de cette revue pour les rédacteurs de *La Relève*. Dans le contexte trouble des années 1930, où l'élite intellectuelle est à la recherche de solutions chrétiennes à la Crise, la chose n'avait d'ailleurs pas de quoi surprendre. Mais qui aurait pu se douter que la jeunesse socialiste de *Parti pris*, ou encore, les universitaires autogestionnaires de *Possibles* auraient, bien après la Révolution tranquille, sinon dialogué, du moins tenté une discussion, une rencontre avec *Esprit* la catholique ? Le phénomène est en soi intéressant. Stéphanie Angers et Gérard Fabre l'ont bien compris et ont vu, dans cette correspondance, un observatoire privilégié des échanges intellectuels entre la France et le Québec. Leur approche est d'autant plus intéressante qu'ils ne cherchent pas à démontrer l'influence de la revue française dans le champ des revues québécoises, mais plutôt d'y trouver des *confluences*. Car, comme le soulignent les auteurs, les revues sont à la fois lieux de rencontre, points de jonction et bassins de réception où confluent des